

CHAPITRE UN

Le bonheur est-il seulement saint ?

*Tout homme, quelle que soit sa
condition, désire être heureux.*

Saint Augustin

Il y a quelques années, l'une de mes meilleures amies, Sheila Walsh, et moi-même avons été invitées à marcher sur le tapis rouge pour la première d'un film d'une autre amie. Attention : n'allez pas croire que c'était un tapis rouge de première comme on en voit à la télévision ou dans les magazines ! Imaginez plutôt le genre de soirées sur revêtement de polypropylène bordeaux qui a lieu dans un multiplexe de banlieue, non loin des *fast-foods*. Je dirai simplement que nous avons été ravies avant même d'arriver.

Le mari de Sheila, Barry, nous a emmenées en voiture : nous n'étions pas certaines de pouvoir marcher – encore moins conduire – dans nos superbes robes moulantes. Nous nous sommes garés au bout du parking pour vérifier maquillage et coiffures à l'abri des regards avant d'affronter le groupe grossissant de huit ou neuf personnes qui nous attendait déjà. Si l'endroit où nous nous étions garés était bel et bien à l'abri des regards, il était également situé – à notre insu – à côté d'un terre-plein central couvert de pelouse détrempée par une pluie récente. Ainsi, lorsque Sheila a relevé le bas de sa robe de soie dorée pour descendre gracieusement du véhicule, ses dix centimètres de talon ont été immédiatement engloutis par la boue, la réduisant à se débattre, aussi démunie qu'une cigogne dans des sables mouvants.

J'ai aussitôt réagi, lui criant héroïquement de tenir bon, le temps de m'extraire difficilement de la banquette arrière de la voiture de sport à deux portes horriblement confinée de Barry qui, de toute évidence, a été conçue par des sadiques. Deux ongles cassés et un accroc à la manche plus tard, j'ai fini par émerger du véhicule pour porter secours à Sheila, mais dès que je lui ai saisi le bras pour la tirer au sec, les talons hauts de mes propres chaussures se sont enfoncés dans la gadoue, me clouant efficacement sur place à mon tour. Nous nous sommes désespérément accrochées l'une à l'autre comme deux marins qui prennent soudain conscience que leur navire est emporté par le fond à toute vitesse et qu'ils ont manqué l'occasion de sauter par-dessus bord. Alors que nous nous effondrions dans un enchevêtrement maladroit, je n'ai pas eu d'autre choix que de tomber lourdement sur ma compagne plus menue. Après nous être débattues un moment dans des glissades et des tentatives inutiles, nous avons été prises d'un fou rire qui nous a momentanément laissées dans l'incapacité de nous relever (quand bien même eussions-nous trouvé un point d'appui). À ce moment-là, quelque part en dessous de moi, Sheila a couiné : « Au secours ! Je suis en train de faire dans ma culotte ! »

Récemment, Sheila et moi étions ensemble à un colloque et, pendant le dîner qui a suivi, je me suis retrouvée à régaler quelques nouveaux amis de cette « catastrophe-pipi » ridicule – ce qui a allumé la mèche, en encourageant d'autres à raconter leurs souvenirs les plus embarrassants. Après un grand moment d'hilarité partagée, la dame assise à côté de moi s'est reculée dans sa chaise en disant avec un soupir : « Ah, là, là, c'étaient des moments de bonheur, pas vrai ? » Alors que les personnes autour de la table souriaient en acquiesçant avec nostalgie, je me suis surprise à penser : *Pourquoi avons-nous tendance à parler du bonheur au passé ou au futur – comme quand nous disons « c'étaient des moments de bonheur » ou « qu'est-ce qu'on sera heureux quand... » – comme si le bonheur était un état fugace et éphémère qu'on peut seulement se rappeler ou souhaiter au plus haut point ?* Je me suis ensuite retrouvée à approfondir ma réflexion sur le bonheur : *Puisque la Bible dit que toute bonne chose vient de Dieu et que le bonheur est bon, je me demande si le bonheur ne serait pas un don de Dieu – une sorte de sacrement ? Si tel est le cas, nous pourrions alors être heureux et le rester. Intéressant...*

Voilà un concept merveilleux, n'est-ce pas ? Mais pouvons-nous en démontrer la validité ?

Éducatrice et docteure émérite, Emma Seppälä est la directrice scientifique du Centre d'éducation et de recherche sur la compassion et l'altruisme de l'Université de Stanford. Elle définit le bonheur ainsi : « État d'émotion intensément positif » et clame haut et fort son potentiel : « Le bonheur produit un effet très positif sur notre vie personnelle et professionnelle. Il augmente notre intelligence sociale et émotionnelle, amplifie notre productivité et élargit l'influence que nous avons sur nos pairs et collègues. Ce sont là les ingrédients qui nous permettent de réussir sans avoir à sacrifier notre santé et notre bien-être psychologique. » Voilà un excellent point de départ pour comprendre le bonheur, ne trouvez-vous pas ?

Aussi séculaire que l'expression puisse paraître, la « recherche du bonheur » n'est pas forcément une poursuite hédoniste et égoïste. En fait, Thomas Manton, pasteur de l'Église anglicane et Puritain du XVII^e siècle, a affirmé que notre désir de bonheur était tout à fait naturel : « Il est naturel à la créature douée de raison de désirer être heureuse, autant qu'il est naturel au feu de brûler. » Le pasteur et auteur Randy Alcorn va un peu plus loin, de nos jours, dans son livre sur le bonheur. Il démontre non seulement que Dieu nous a créés avec une inclination à rechercher le bonheur, mais aussi que censurer ce désir divin peut s'avérer dangereux : « L'antipathie évangélique moderne à l'encontre du bonheur se retourne contre elle quand elle décrit le christianisme comme étant opposé à ce que les gens désirent le plus. »

Avant, je croyais que le bonheur et la sainteté étaient des chemins divergents. Il a fallu une crise d'angoisse pour me secouer et me lancer à la poursuite du bonheur sincère dont Dieu est l'auteur. Curieusement, c'est arrivé alors que je faisais une étude biblique. J'en étais à peu près à la moitié de mon exposé – je parlais de l'authenticité de toutes choses – quand mon pouls s'est affolé et que je me suis mise à suer abondamment. Et, croyez-moi, ce n'était pas l'éclat luisant que les mannequins athlétiques arborent. De petits ruisseaux coulaient sur mon visage, trempant mon chemisier et le fond de mon pantalon ! J'ai continué à parler comme si de rien n'était, comme s'il était tout à fait normal que mon corps produise une quantité phénoménale de transpiration, mais je pensais tout bas : *Oh, oh, il me semble avoir lu quelque part que c'est là le signe avant-coureur d'une crise cardiaque imminente. Mais je suis presque sûre que l'article mentionnait un engourdissement du bras droit si c'était vraiment une crise cardiaque. À moins que ça ne soit du bras gauche ? Oh, et zut ! Je n'ai vraiment pas envie de faire une crise cardiaque maintenant.*

Après deux minutes absurdement longues de radotage ruiselant, j'ai senti la sueur couler le long de mes jambes, jusqu'aux mollets. Je me sentais complètement dissociée de mon corps,

comme si je flottais à quelques mètres de lui. J'ai vu – dans ce qui m'a semblé être un état d'ivresse – une femme froncer les sourcils dans l'assistance, se pencher vers sa voisine et lui chuchoter : « Elle va bien ? » Après quoi, la vision floue et avec l'impression d'être au ralenti, j'ai bégayé une bénédiction et quitté l'estrade en titubant.

Une demi-heure plus tard environ (une fois que ma transpiration a terminé de gicler, que mon rythme cardiaque est redevenu normal et que j'ai convaincu des amis inquiets que je n'étais pas en train d'avoir une attaque), je suis montée en voiture, j'ai appelé une thérapeute et pris le premier rendez-vous de ce qui allait se transformer en presque dix ans de fouilles. Quand, comme moi, on est passé maître dans l'art de l'imposture, la vérité se trouve très profondément enfouie. Même si je crois que les réponses à toutes les questions de la vie peuvent être découvertes dans la Parole de Dieu, j'ai pris conscience que, souvent, j'ai besoin de personnes plus sages que moi pour les trouver et les appliquer aux endroits les plus blessés de mon cœur. Il faut parfois un triage avant de pouvoir se relever et retourner mener le bon combat. Avant de pouvoir participer vraiment à la plénitude de la joie, au lieu de se contenter de faire semblant d'être heureux.

Bien que, enfant, je n'aie jamais entendu « Dieu sera très déçu si tu ne te fraies pas un chemin à la force du poignet » dans un sermon – du moins pas dans ces termes –, j'avais observé cet état d'esprit chez les adultes de mon église. Quand je suis entrée à l'école primaire, ma théologie naissante et en chantier incluait une solide croyance dans l'optimisme et l'autosuffisance. Je pensais sincèrement que ce n'était pas bien d'être triste. J'avais donc appris à afficher une expression joyeuse et à parler avec des intonations gaies, même quand la tristesse rôdait sous la surface de mes émotions comme un grand requin blanc dans des eaux sombres et glacées.

Or les requins émotionnels ne se contentent pas de tourner furtivement en rond sous la surface pour toujours. De temps en

temps, ils mordent. Au lycée, les migraines que j'avais développées étaient devenues tellement intenses qu'elles me causaient des évanouissements et des vomissements une fois toutes les deux semaines. Un après-midi, j'ai perdu connaissance en sport, alors que nous faisions de la course à pied. Ma mère m'a emmenée d'urgence consulter un neurologue qui m'a immédiatement fait admettre à l'hôpital après avoir décelé chez moi de nombreux symptômes d'une tumeur cérébrale.

Une série d'examens (dont un bilan psychologique complet) a permis de conclure que j'avais un amoncellement de liquide céphalorachidien derrière le nerf optique, et non une tumeur au cerveau ou autre chose qui aurait mis ma vie en danger. À part quelques moments extrêmement gênants où des gens de mon entourage, après hésitation, ont fini par entrer dans ma chambre d'hôpital, secoués de sanglots incontrôlables, après avoir au préalable parlé à voix basse avec ma mère dans le couloir (dans ma famille, les femmes ne sont peut-être pas adeptes de la tristesse, mais en matière d'exagération et de mise en scène, il y a du talent), mes quatre jours à l'hôpital n'ont pas été aussi sinistres que je l'avais d'abord redouté.

Toutefois, ce séjour ne s'est pas avéré très bénéfique non plus parce que, après avoir expliqué mon état à ma mère, le neurologue, ne laissant rien présager de bon, a déclaré qu'à part une opération potentiellement fatale consistant à m'installer un shunt dans la tête, ce qui, *peut-être*, aiderait à drainer le superflu de liquide, ou une prescription de puissants médicaments contre les crises d'épilepsie, il n'existait pas de traitement viable. Il a ajouté avec dédain qu'il y avait une chance pour que cela se résolve tout seul une fois les fluctuations hormonales de la puberté stabilisées. Puis il a mis fin à la consultation en me recommandant sévèrement d'éviter la compétition athlétique, le soleil, le fromage et les fruits à coque. (Bien sûr, j'ai tout de suite compris qu'être une mollasonne léthargique et pâlotte privée de chips au fromage fondu était bien pire qu'un petit évanouissement accompagné de

vomissements par-ci, par-là ; j'étais donc loin d'être une patiente obéissante. Heureusement, quand je suis entrée à l'université, défaillances et régurgitations ne survenaient plus que rarement.)

J'avais complètement oublié ce séjour à l'hôpital jusqu'à ce que j'atteigne la quarantaine et que ma thérapeute et moi entreprenions de creuser les plus hautes montagnes de mon adolescence. Je me suis rappelé un symptôme alarmant, que j'avais complètement ignoré à l'époque, survenu après cette lointaine frayeur médicale. Le souvenir que j'en gardais était vif parce que ma mère avait raconté l'anecdote des dizaines de fois pendant mon adolescence et quand j'avais la vingtaine. Pendant la consultation psychologique, un pédopsychiatre s'était occupé de moi – cela faisait partie du protocole de l'époque quand on traitait un mineur – pour déterminer si je présentais ou non des signes de maltraitance ou de maladie mentale. Suite à cette visite de deux heures, il avait convoqué ma mère pour faire le bilan de son évaluation. Après avoir expliqué qu'il n'avait décelé aucun signe de sévices ou de psychose, il avait fermé le dossier, ôté ses lunettes, frotté l'arête de son nez et dit avec sobriété : « Mme Angel, soit Lisa est l'enfant la plus heureuse et la mieux adaptée qu'il m'ait été donné de rencontrer, soit elle connaît une profonde souffrance émotionnelle. »

Chaque fois que ma très chère mère atteignait la fin du récit (à une fête de famille, en parlant de moi *alors que j'étais là* à l'épicier ou à la vendeuse de maquillage du centre commercial), elle haussait le ton triomphalement parce qu'elle considérait la déclaration de ce psychiatre comme la preuve que j'étais bel et bien l'enfant la plus heureuse et la mieux adaptée de l'histoire de l'univers.

Il m'a fallu deux décennies et demie pour m'apercevoir que ce médecin compatissant essayait de faire comprendre à ma mère que j'étais une belle petite menteuse, que ma joie tenait principalement du mirage. Malheureusement, quand j'ai atteint l'adolescence, nous faisions semblant depuis si longtemps que, j'imagine,

nous trouvions tous plus sûr de continuer à faire la nage du chien à la surface, plutôt que de plonger suffisamment en profondeur pour affronter les requins. Alors que l'âge adulte s'accompagnait de la prise de conscience progressive que les nœuds douloureux de mon âme tiraient leurs origines des blessures de l'enfance (le divorce particulièrement hargneux de mes parents et les attouchements sexuels que, petite, j'avais subis de la part de plusieurs hommes différents), je n'avais aucune idée de la manière de les traiter. Alors quand, mon diplôme en poche, j'ai quitté l'université et trouvé un emploi dans un ministère de jeunesse pour devenir chrétienne « professionnelle », j'avais l'impression de ne pas avoir d'autres choix que de réprimer tout « mauvais » sentiment et de sourire. Pour finir, je suis devenue experte dans l'art d'incarner la version heureuse de moi-même.

Le bonheur véritable est prié de se lever

La définition du bonheur que donne le Dictionnaire Webster est légèrement différente de (mais pas contradictoire avec) celle de Madame Seppälä :

Bonheur : qui se caractérise par le plaisir, la satisfaction ou la joie ou qui en est l'indice.

Bonheur. Ce mot évoque à lui seul des images idylliques, non ? Comme celle d'un tout petit enfant en salopette qui saute joyeusement dans les flaques à la poursuite d'une grenouille. Ou de deux élèves de grande section assis côte à côte à une table de pique-nique, arborant tous deux un large sourire où il manque des dents et tenant à la main une part de pastèque plus grosse que leur tête. Ou d'une *pom-pom girl* au regard pétillant catapultée dans les airs, les bras levés en signe de victoire, après le but décisif de son équipe. Ou d'un jeune homme à lunettes qui a trop de gel dans les cheveux, une barbe clairsemée et le visage

radieux à la vue de la fille qui l'accompagne au bal de promo et dont émane la douceur d'un amour naissant.

Bonheur. Le genre de mot que les collégiennes tracent dans leur journal intime avec des fioritures et des fleurs dans les lettres. Le *bonheur*. Il fait un bruit de feux d'artifice, sent la guimauve brûlée et donne l'impression de sauter dans une piscine un jour de canicule, pas vrai ? En revanche, ce dont il *n'a pas* l'air, c'est d'être solidement fondé sur la théologie. Le *bonheur* repose sûrement trop sur les circonstances, il doit être trop émotionnel... enfin, pas assez *spirituel* pour être l'état durable et approprié des partisans de Christ, n'est-ce pas ?

C'est faux. Complètement faux. Tristement faux. C'est FAUX et déformé par une bigoterie pharisienne depuis bien trop longtemps.

En fait, il y a trente-sept allusions au « bonheur » dans l'Ancien Testament et quarante-huit dans le Nouveau. L'ouvrage de Randy Alcorn sur le bonheur est devenu mon encyclopédie pendant que je faisais des recherches pour écrire ce livre. Il y relève plus de 2700 passages où des termes associés au bonheur (*joie, gaieté, plaisir, jubilation, exaltation, rire, liesse et fête*) sont utilisés ! Les Psaumes (ce livre plaqué au milieu de la Bible qui comprend cent cinquante cantiques) s'ouvrent littéralement sur cette notion de *bonheur* :

Heureux¹ l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, qui ne s'arrête pas sur le chemin des pécheurs, et qui ne s'assied pas sur le banc des moqueurs, mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel, et qui médite sa loi jour et nuit ! Il est

1 NdÉ : Dans de nombreux versets, l'auteure a choisi de mettre en valeur certains mots ou expressions en les inscrivant en caractères gras. Ceux-ci ne sont pas dans les textes originaux et ont pour simple fonction d'en souligner le rapport avec les affirmations de l'auteure. Cette mention ne sera pas reproduite au fil des pages.

*comme un arbre planté près d'un cours d'eau, qui
donne son fruit en son temps, et dont le feuillage ne
se flétrit pas : tout ce qu'il fait réussit.*

Psaume 1:1-3

Quant au Sermon sur la Montagne (probablement l'enseignement de Jésus le plus apprécié), il pourrait très bien s'intituler « Comment être heureux » ou « Comment atteindre le bonheur », puisqu'il commence lui aussi sur la notion de *bonheur* :

*Heureux les pauvres en esprit,
car le royaume des cieux est à eux !
Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
Heureux ceux qui sont doux,
car ils hériteront la terre !
Heureux ceux qui ont faim et soif de justice,
car ils seront rassasiés !
Heureux les miséricordieux,
car ils obtiendront miséricorde !
Heureux ceux qui ont le cœur pur,
car ils verront Dieu !
Heureux ceux qui procurent la paix,
car ils seront appelés fils de Dieu !
Heureux ceux qui sont persécutés à cause
de la justice, car le royaume des cieux est à eux !
Heureux serez-vous, lorsqu'on vous insultera,
qu'on vous persécutera et qu'on répandra sur
vous toute sorte de mal, à cause de moi.
Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce
que votre récompense sera grande dans les cieux,
car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui
vous ont précédés.*

Matthieu 5:3-12

Qu'aussi bien les Psaumes que les Béatitudes s'ouvrent ainsi sur la notion de *bonheur* montre bien que celle-ci trouve un fondement théologique. « Heureux », dans Psaume 1, traduit l'hébreu *ashar*, qui veut dire « heureux » ou « béni ». Dans Matthieu 5:3-12, il rend le mot grec *makarios*, qui peut se traduire lui aussi par « heureux » ou par « bonheur ». Cela signifie que le *bonheur* est non seulement un don de Dieu, mais qu'il est aussi une manière, pour le peuple de Dieu, d'être dans l'alliance.

Eh bien ! Voilà qui a le potentiel de bouleverser toutes les données de votre disque dur théologique ! Surtout si, comme moi, on vous a fait avaler beaucoup de sermons pleins de bonnes intentions qui insistaient sur la valeur de la *joie* (souvent enseignée comme étant fondée sur le sacrifice de Jésus sur la croix ou sur la philosophie qui consiste à placer Jésus en premier, les autres en second et soi en dernier²) opposée au *bonheur* (souvent enseigné comme reposant sur les circonstances, sur ce qui nous arrive). Quand j'ai commencé à me débattre avec l'idée selon laquelle le *bonheur* et la *joie* ressemblent plus à des frères jumeaux qu'à des cousins éloignés, j'avais l'impression de faire une bêtise – de courir avec des ciseaux bibliques à la main ou de jouer avec des allumettes scripturaires. Ce que je veux dire, c'est que les mots *saint* et *fidèle* sont des piliers du jargon de l'Église et des sempiternelles paroles préférées des chants de louange ; alors, forcément, ils figurent sur la liste des comportements approuvés chez le croyant. De même, le terme *pieux* a l'air spirituel... comme une sorte d'état de ressemblance à Christ uniquement possible à force de grimaces et d'efforts, comme une pose de yoga digne d'un maître (mais sans tout le mysticisme oriental ou la tenue douteuse qui va avec, bien sûr). Le fait que *heureux* fasse partie de la liste que Dieu a faite des comportements louables paraît trop beau pour être vrai.

2 NdT : En anglais, cette philosophie se résume sous l'appellation « Jesus-Others-Yourself » (Jésus-les Autres-Vous) dont les initiales, J.O.Y., forment le mot *joie* en anglais.

Heureusement, ça ne l'est pas. Contrairement à ce qui a été largement enseigné et à ce que beaucoup, parmi nous, ont pu percevoir, nous, partisans de Christ, ne sommes pas appelés à jeter notre bonheur par-dessus bord comme s'il s'agissait d'une bouée spirituelle tandis que nous apprenons à nager dans les eaux profondes de l'intimité avec Dieu. Au contraire, nous sommes littéralement *appelés à être heureux*.

Trop beau pour ne pas être la vérité de Dieu

Le guide touristique le plus récent qui m'ait fait visiter la ville heureuse du « trop beau pour ne pas être la vérité de Dieu » n'était autre qu'une cuvette de toilettes. Je l'admets, cela a peut-être l'air un peu anthropomorphe : évidemment, les toilettes ne parlent pas, encore moins dans la voix guillerette que le métier de guide touristique requiert. Je vais donc reformuler en disant qu'un trône en porcelaine a été le seau que j'ai utilisé pour puiser à la source d'où s'écoule le bonheur. Enfin, pour être plus précise, des *waters closet débordants* ont été la source d'où a jailli mon bonheur. Ces métaphores dégénèrent rapidement ! Il faudrait peut-être que je revienne un peu en arrière (difficile de résister aux jeux de mots quand des w.-c. sont au centre de l'histoire) et que je reprenne depuis le début.

La plomberie était un luxe dans le village haïtien où ma fille adoptive, Missy, a grandi. Quant au papier-toilette doux à double épaisseur ? Il était encore plus rare. Par conséquent, lorsque, finalement, je l'ai ramenée à la maison, dans le Tennessee, remplir les cuvettes de la maison de grande quantité de papier Lotus et tirer la chasse d'eau est vite devenu son passe-temps préféré. *Elle est adorable*, me suis-je dit au début, en observant ses yeux écarquillés et le plaisir qui se lisait sur son visage alors qu'elle regardait toutes ces feuilles de papier disparaître dans un tourbillon. Je n'ai même pas été agacée d'avoir à appeler le plombier les toutes premières fois. Mais après quelque temps, patauger

dans ma salle de bains (bizarrement, elle préfère la mienne et n'a pas inondé la sienne une seule fois), de l'eau gaspillée jusqu'aux chevilles, et signer de gros chèques aux dépanneurs a perdu de son attrait.

Dans la bonne humeur, je lui ai expliqué les intérêts que présentait une consommation judicieuse du papier-toilette. Quand cela ne l'a pas dissuadée d'expédier une forêt entière dans les canalisations au cours d'un épisode w.-c. non supervisé et particulièrement énergique, je me suis montrée plus créative dans ma campagne anti-inondation et j'ai inventé ce petit air entraînant : « Cinq feuilles suffisent pour les enfants ; un peu plus pour les mamans seulement. Le papier, c'est ennuyeux : n'en prends qu'un peu, c'est beaucoup mieux ! » Quand cette charmante stratégie a échoué et que le sol de ma salle de bains a commencé à se gondoler, j'ai eu recours à des conséquences plus punitives pour ses infractions désordonnées ; j'ai restreint son temps passé à utiliser la tablette et confisqué une de ses figurines *Pat'Patrouille* préférées. Mais rien ne semblait pouvoir contenir la marée.

Pour dire les choses en douceur, j'étais complètement à court d'idées quand, entrant dans ma salle de bains il y a quelques mois de cela, je suis passée devant ma fille qui affichait un air innocent dans son bain moussant (elle préfère aussi ma propre baignoire parce qu'elle est plus grande et « fait plus d'éclaboussures »). J'ai glissé sur un carreau mouillé et remarqué rapidement l'eau qui giclait de la cuvette des toilettes comme les chutes du Niagara. Après un profond soupir, je me suis métamorphosée pour devenir le personnage faux que ma mère utilisait quand je faisais une bêtise particulièrement énorme :

Bon sang, Melissa, COMBIEN DE FOIS DEVRAI-JE
TE RÉPÉTER que le papier-toilette, ça ne s'utilise pas
comme ça !? Et zut ! Si VRAIMENT tu veux utili-
ser tout le rouleau d'un coup, tire au moins la chasse
d'eau en plusieurs fois, que je n'aie pas à nettoyer

derrière toi, c'est dégoûtant ! Ça commence à bien faire, Missy ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais encore bouché les toilettes et qu'il y avait de l'eau partout ?

Tout en pestant ainsi, je m'affairais à éponger la flaque nauséabonde à grand renfort de serviettes de plage, tournant le dos à Missy.

Une ou deux minutes plus tard – le temps que mon irritation retombe suffisamment pour que je m'aperçoive que ma fille n'avait pas répondu –, je me suis retournée et me suis aussitôt sentie coupable en voyant ma petite chérie qui, droite comme un *i*, me regardait tristement, de grosses larmes coulant sur ses belles joues foncées. Je n'avais fait que briser son esprit à cause de quelque chose d'innocent et d'insignifiant. Elle ne l'avait pas fait *exprès*. Elle n'avait pas *volontairement* désobéi ou manqué de respect : ce n'était donc pas un problème de caractère ou de personnalité. C'était un problème de tuyauterie.

Je l'ai sortie de la baignoire, l'ai séchée avec la seule serviette propre qui restait et l'ai bercée jusqu'à ce qu'elle arrête de pleurer. Je lui ai gentiment expliqué que Maman avait eu tort de hausser le ton, que c'était une très mauvaise décision de ma part et que j'étais vraiment désolée de l'avoir blessée. Je l'ai couchée et, quand elle s'est endormie, j'ai appelé mon réparateur habituel. Au téléphone, sa voix a trahi sa surprise d'être appelé si tard. Il était encore plus perplexe quand, après l'avoir rapidement salué, je lui ai demandé : « Dites-moi, Jack, vous savez, ces toilettes hyperpuissantes qu'ils utilisent sur les bateaux de croisière et qui donnent l'impression de pouvoir vous aspirer la jambe quand vous tirez la chasse d'eau ? Existente-elles pour un usage domestique ? » Quand je lui ai expliqué *pourquoi* je voulais remplacer notre vieux modèle basique par sa version aspirateur hypersonique, il a eu un petit rire en disant qu'il m'en trouverait un dès le lendemain et l'installerait dans la foulée. Moins de quarante-huit

heures plus tard, nos w.-c. tout neufs étaient en place et j'ai applaudi avec tellement d'enthousiasme le tirage de chasse d'eau inaugural de Missy qu'on aurait dit qu'elle avait remporté une médaille olympique.

Notre récente « catastrophe-toilettes » m'a efficacement rappelé combien j'aime, apprécie et chéris ma petite fille. Plus important encore, elle m'a rappelé combien Dieu le Père m'aime, m'apprécie et me chérit, moi, son enfant. Je ne cesse d'être ébahie devant les moyens magnifiques, juxtaposés et rédempteurs que Dieu déploie dans ma vie : il a choisi une ancienne orpheline haïtienne, qui a perdu sa première maman, morte du sida, et n'a jamais connu son père biologique, pour arracher les dernières racines bornées de l'esprit d'orpheline sans père qui avait commencé à pousser dans mon cœur alors que je n'avais pas encore son âge. Dieu continue à se servir de ma condition improbable et miraculeuse de mère comme une vive illustration permanente de la manière dont il applaudit à s'en faire mal aux mains chaque fois que ses enfants essaient maladroitement de faire la roue au fond de son glorieux jardin. Il embellit tous les bons-hommes que nous lui dessinons par nos prières principalement narcissiques et les met en évidence dans la gloire, sur son réfrigérateur. En dépit de notre tendance à semer la pagaille un peu partout, il est de tout cœur avec nous. *Il est bon, il fait le bien et... ah ! il veut notre bonheur !*

Qu'ils exultent de joie à cause de toi, tous ceux qui te cherchent !

Psaume 40:17, TOB

La quête du bonheur mise en pratique

1. Quand vous pensez à Dieu le Père, avez-vous tendance à l'imaginer avec le sourire ou avec une expression plus maussade ?

.....

.....

.....

2. Et Jésus le Fils ? L' imaginez-vous en train de rire ou en train de broyer du noir ?

.....

.....

.....

3. Par le passé, quel genre de requins émotionnels y a-t-il eu sous la surface de votre façade « faussement positive » ?

.....

.....

.....

4. Quand, où et avec qui êtes-vous le plus enclin(e) à réprimer vos sentiments tristes ou « mauvais » ?

.....

.....

.....

5. En quelques mots, comment définiriez-vous le *bonheur* ?

.....

.....

.....

6. Pensez-vous que ceux qui vous connaissent le mieux vous qualifieraient d'heureux/d'heureuse ?
Justifiez votre réponse.

.....

.....

.....

7. Quel aspect du bonheur (s'il y en a) vous semble encore un peu superficiel, non spirituel ou sacrilège ?

.....

.....

.....